

Gérard Cartier

Ce brave nouveau monde

Notre langue se transforme à grande allure. Chaque jour apporte son lot d'innovations incongrues. On veut à tout prix nous saxonniser. *On ?* Les entreprises, boutiquiers et mercantis d'abord, qui, de leur propre initiative ou maraboutés par les spécialistes de la *com'*, trouveraient dégradant de louer leurs produits dans la langue de leurs clients. Les journalistes ensuite, sans distinction de spécialité, observateurs politiques, chroniqueurs économiques, gazetiers sportifs : aux uns, l'anglais est une preuve, aux autres une rédemption. Puis la longue cohorte des spécialistes, financiers, ingénieurs, scientifiques, experts de tout poil, sans parler des informaticiens... Jusqu'aux gens de culture, dont l'anglais flatte l'ego – pas un débutant des Beaux-Arts qui ne titre ses œuvres dans la langue de Jeff Koons. Loin de résister à cet envahissement, d'exiger au moins le respect de la loi Toubon – et de la Constitution –, la plupart des hommes politiques y prêtent la main. Les élus locaux sont prêts à toutes les vilénies pour ne pas sembler vieux jeu – témoin, l'impayable slogan du Conseil départemental de l'Isère : IS HERE ! Ce n'est guère mieux dans les palais de la République, jusqu'au sommet de l'État, où un anglais macaronique sert aux oracles présidentiels : « *La démocratie est le système le plus bottom up de la terre. #Alforhumanity* ». Notre vieille langue semble inapte à dire le « nouveau monde ». Il n'est jusqu'aux linguistes qui ne savent plus s'exprimer en français. L'autre dimanche¹, comme à mon habitude, j'écoutais *Les p'tits bateaux* sur France Inter, excellente émission à peu près exempte de jargon. Une linguiste du CNRS, invitée à parler de l'apprentissage des langues, explique nos difficultés en anglais : c'est la faute au *stress*. Pardon ? Souffririons-nous de cette excessive vivacité qu'on attribue d'ordinaire aux peuples latins ? Cette dame s'adresse en principe à des enfants, même si beaucoup d'adultes suivent l'émission avec plaisir, car on y apprend toujours quelque chose. Il a fallu que l'animatrice traduise l'experte pour nous, pauvres pedzouilles qui baragouinons anglais sans en savoir la cause : « Ce que vous appelez le *stress*, c'est l'*accent tonique* ? » Dans quelques années, on verra peut-être des linguistes analyser notre langue en anglais, comme c'est déjà le cas dans la plupart des matières à l'université, où un tiers des thèses est rédigé dans cette langue.

Notre langue est donc aujourd'hui contaminée par une myriade de mots anglais. Certains journaux et magazines seraient presque inintelligibles par un Français qui se réveillerait brusquement après trente ans d'hibernation. Essayez donc de lire *Le Figaro Madame*... Certes, il y a des anglicismes qui disent une réalité nouvelle, pour laquelle n'existait aucun mot français. Mais n'est-on plus capable d'en inventer, comme on l'a fait dans le passé pour *ordinateur* ou *logiciel* ? Les quelques tentatives pour enrichir notre langue de mots forgés *ex nihilo*, souvent à l'initiative des Québécois, tels *infox*, magnifique mot-valise pour remplacer *fake news*, *courriel* pour *email*, *texto* pour *SMS*, etc., se heurtent à la paresse ou à la complaisance obstinée de la plupart des journalistes – cinq ou six noms me brûlent les lèvres, mais soyons charitable... À défaut, n'est-on même plus capable d'adapter les mots anglais à la prononciation et à la morphologie du français, comme on l'a fait par le passé pour des milliers de mots et d'expressions importés (*redingote* pour *riding coat*) ? Par ailleurs, combien d'intrus inutiles, qui prennent la place de mots français, au surplus plus clairs et plus précis ? Cette invasion du vocabulaire, si elle est frappante et désolante, est loin d'être le seul phénomène en cause.

¹ Le 22 décembre 2019.

Sous l'influence de l'anglais, notre langue subit en effet de multiples altérations, parfois très insidieuses. Quelques exemples, lus ou attrapés au vol à la radio – que les grammairiens me pardonnent mes approximations :

- Anglicisation de l'orthographe. Les professeurs le savent bien, qui voient proliférer les *dance* et les *rock* sur les copies des élèves, entre autres fautes grossières, qu'on retrouve jusque sur les bancs de l'université. Me croira-t-on : j'ai eu entre les mains un texte d'une spécialiste de la poétesse Danielle Collobert qui écrit sans se troubler, à de multiples reprises, une *pair* de jambes ! Sans parler des majuscules aux substantifs qu'on nous inflige ici et là dans les titres (publicité pour les Galeries Lafayette sur Facebook : « Robe Pull Ajustée Col En V   Bandes ») ou dans les adresses.
- Adoption du sens anglais en lieu et place du français. On entend une comédienne parler de « *délivrer un texte* » : le livre est une prison ! Beaucoup disent *définitivement* pour signifier *certainement*, etc. Au besoin, est importé le sens d'un mot anglais *voisin* : voyez la prolifération de l'adjectif *ultime* pour signifier ce qui, en anglais, se dit *ultimate* (*le meilleur*) – combien de produits nous incite-t-on à consommer d'urgence (*l'ultime confort*, dit Oka di), comme si nous étions à l'article de la mort.
- Anglicisation de la prononciation. L'anglais dérivant pour les deux-tiers du français, beaucoup de mots sont communs aux deux langues : *challenge* par exemple. Rien de plus agaçant que d'entendre les cuistres prononcer [ˈtʃ l ndʒ] alors qu'on disait autrefois, correctement, le [ʃal ːʒ] Yves du Manoir.
- Altération de la grammaire. Des verbes intransitifs deviennent transitifs (le PSG « *joue* le Bar a »), des constructions sont bouleversées (l'employeur *est justifié de* le congédier).
- Mime des tournures et du style anglais. Ainsi de l'antéposition de l'adjectif, aujourd'hui quasi systématique (« un potentiel désastre »), en contradiction avec l'usage qui prévalait jusqu'alors, gaucherie insupportable, mais qui n'émeut pas nos journalistes, dont le niveau d'inculture est parfois stupéfiant – ceux de France Info décrochant haut le main le pompon.

Cette expérience irritante, sans fin renouvelée, qui finit par échauffer la bile², ne trouble pourtant pas la plupart des Français, pas même ceux dont la langue est l'outil de travail –   l'exception notable des écrivains et des po tes. Une langue mêlée naît sous nos yeux et à nos oreilles, qui n'est déjà plus le français marqueté de mots anglais qu'étiemble avait nommé le *franglais*. Alain Borer, dont il faut lire le beau plaidoyer³, l'a qualifié de *shiak*, par analogie avec le français ab tardi du Nouveau Brunswick (« Je watch la tivi »). Un ami me communique un exemple récent de ce sabir, extrait d'une critique de *Libération*   propos d'un dessin animé de Disney, *La Reine des Neiges 2...* pardon, *Frozen 2* : « L'inutile Olaf assure la part slapstick du spectacle, tandis que le balourd Christoph satisfait les amateurs de parodie le temps d'une power ballad façon Bryan Adams ... Le coming out d'Esla, espéré par une partie du public, ne viendra pas mais la diva albinos vire full Céline Dion ... »⁴ On croirait une parodie ; mais non, c'est la langue naturelle du plumitif qui signe ce morceau. Ce patois dévasté par l'anglais, min  par sa grammaire, contaminé par ses tours de langue, asséché par l'usage à tous propos des mêmes mots, des mêmes formules, est-ce le destin du français ? La langue de Montaigne, de Racine, de Buffon, d'Hugo, de Claude Simon, va-t-elle se réduire à un *volapük*⁵ ?

² Je m'en suis soulagé en composant un petit essai, ou pamphlet, où je décris le phénomène de façon aussi ordonnée et systématique que peut le faire un non-spécialiste : *Du franglais au volapük* ou *Le Perroquet aztèque* (Obsidiane, 2019).

³ *De quelle amour blessée* (Gallimard, 2014).

⁴ *Libération*, 20 novembre 2019.

⁵ Ce mot, qui a désigné « une langue de communication entre des communautés linguistiques différentes » ne désigne plus aujourd'hui que « quelque chose de faux, d'artificiel » : « un jargon, un charabia » (in *Trésor de la Langue Française informatisé*) – l'évolution du sens de ce mot est en soi symptomatique.

La plupart de ceux qui participent à ce saccage n'ont pas conscience de ses effets dramatiques. Un mot anglais au lieu d'un mot français, c'est toujours un mot pour dire la réalité : ils s'en tiendront là, en toute bonne foi. Pourtant, ce renoncement n'est pas innocent. Tzara disait que « la pensée se fait dans la bouche ». Avec l'anglais, c'est une autre vision du monde, un système de valeurs diff rent, un corps de références et d'images étrangers – une autre culture – qui s'impose peu à peu à nous. Refuser cette anglicisation à marche forcée, ce n'est pas seulement défendre notre langue, c'est aussi défendre notre culture et notre autonomie de pensée, donc notre avenir. On remarquera, en outre, que ce n'est pas l'anglais littéraire, d'une extrême richesse (Shakespeare : 25.000 mots !), ni même celui du New York Times qui s'impose en France, mais un lexique réduit à quelques centaines de mots. Beaucoup de ces termes passe-partout, *live, coach, fake news, master class*, etc., qu'on fait servir à tout et à tous propos, couvrent un large éventail de réalités, qui requièrent en français autant de mots différents, si bien que leur signification, en situation, est parfois douteuse (*live* : en direct ? en public ? en concert ?). Un vague halo de sens se substitue à une acception précise, rendant notre langue moins apte à exprimer une pensée élaborée et articulée. C'est précisément le phénomène que dénonçait Orwell dans *1984* sous le nom de *novlangue*. L'appauvrissement du vocabulaire et la simplification de la syntaxe qui va de pair conduisent à un appauvrissement de la pensée. Le symptôme, ou l'allégorie, de cette tendance profonde, c'est Facebook, l'un de ces réseaux qu'on dit « sociaux », où la plupart des intervenants se contentent d'un *j'aime, j'adore, je déteste*, et où ceux qui laissent une trace écrite le font de manière si expéditive, et souvent si grossière, qu'ils expriment plus une émotion qu'une idée – ceux qui ne c dent pas à la dictature du sentiment brut, on les remarque.

Il existe des défenseurs du français pour croire que cette infestation par l'anglais est un effet de mode. Qu'il y ait des modes en matière de langue, comme en toutes choses, est évident. Il y en a toujours eu – qu'on se souvienne de la turcomanie du Grand Siècle, dont témoigne *Le Bourgeois gentilhomme*. L'anglomanie a elle-même une longue tradition : il suffit de feuilleter Balzac, Verne, Proust ou Cendrars pour s'en assurer. Ces modes ne sont pas particulièrement dérangeantes. Elles donnent lieu à des travers parfois ridicules, dont le parangon est l'Odette de Crécy de Proust⁶, mais elles témoignent d'un intérêt pour une culture étrangère qui est en soi positif – sous réserve qu'il ne soit pas exclusif. Les modes s'imposent par panurgisme et disparaissent un beau jour, ayant fini par lasser. Elles abandonnent dans leur reflux quelques mots nouveaux originaux qui contribuent à enrichir et à diversifier notre langue, pour autant que nous les adaptions à sa morphologie et à sa prononciation, comme c'est le cas, par exemple, avec *talisman* (de l'arabe *tilsam*) ou *masque* (de l'italien *maschera*). Qu'en est-il de l'anglomanie contemporaine ? Elle a des raisons superficielles : le conformisme et la paresse (qui sont aussi à l'œuvre dans les modes), l'inculture (utiliser un équivalent français suppose de posséder sa langue), la vanité (il s'agit par l'anglais d'en imposer aux autres), la volonté, chez certains, de protéger son savoir (  quoi sert aussi l'abus de mots abscons), et une forme de lâcheté, de honte de notre langue. Mais le phénomène est très loin de se réduire à une mode. Cette idée n'est pas seulement fautive, elle est dangereuse. En effet, si c'était le cas, il suffirait d'attendre passivement : la vague anglaise serait bientôt remplacée par une autre. Certains, plus impatientes, s'imaginent qu'on pourrait hâter ce processus naturel en initiant une « mode du français », en lieu et place de celle de l'anglais : approche d'une grande naivet , qui méconnaît les causes profondes du phénomène, lesquelles sont puissantes et convergentes.

L'anglomanie a d'abord un double fondement technologique. Le rapide et incessant mouvement d'invention de procédés et de matériels, essentiellement d'origine  tats-unienne, qui

⁶ Du côté de chez Swann.

envahissent et chamboulent nos vies, oblige à créer une multitude de mots pour les dire ; or, quoi de plus simple que de reprendre tels quels ceux qui ont été créés à cette fin outre-Atlantique ? D'autre part, du fait de l'instantanéité des moyens de communication, ces mots nouveaux se répandent à très grande vitesse dans la société. D'où la responsabilité écrasante des journalistes qui gouvernent l'opinion (*Le Monde*, *Libération*, certaines chaînes de radio et de télévision) dans la détérioration du français : en reprenant à leur compte des mots (et des concepts) anglo-saxons, ils alimentent la déferlante, ils l'accompagnent, ils l'imposent. Ne faut-il pas faire un lien avec la désaffection des enseignements littéraires et la vague condescendance dont ils font désormais l'objet ? Nos élites avaient autrefois une forte culture littéraire : ce n'est plus le cas. Mais il y a une raison plus profonde. Les économies étant aujourd'hui interdépendantes, les échanges d'informations et de documents entre pays sont incessants : une langue commune les facilite grandement – témoin de cette nécessité, la *lingua franca* parlée pendant des siècles autour de la Méditerranée. L'anglais joue aujourd'hui ce rôle. Il est la langue du capitalisme mondialisé, il est charrié dans les soutes du système, il s'impose partout sous une forme simplifiée (écoutez Carlos Ghosn tenant une conférence de presse à Beyrouth en anglais...), un pidgin qu'on a (excellamment) nommé le *globish* : la *globishisation* accompagne la globalisation. Les élites se forment, s'informent, commercent, communiquent, diffusent leurs recherches et leurs produits en anglais, comme les érudits le faisaient en latin dans l'Europe du Moyen-Âge. De ce fait, l'anglais contamine toutes les langues, minant les plus fortes de l'intérieur, détruisant les plus faibles. Ces deux raisons, l'une technologique, l'autre économique, conjuguées à la démission des politiques, expliquent la détérioration rapide du français. Elles sont récentes à l'échelle historique et d'une ampleur sans précédent : c'est en quoi le phénomène est inédit et qu'il n'est pas réductible à une simple mode. On ne peut plus dire : il est normal que la langue évolue, cela a toujours été le cas, cela ne porte pas à conséquence. Ce qui était vrai autrefois ne l'est plus. Nous avons changé de monde. Le français tend à se réduire à une « langue de culture », sans prise réelle sur la marche des sociétés. Certains spécialistes affirment que l'anglais lui-même est affecté, contaminé par le *globish*, qu'il tend à se simplifier dans sa grammaire, à se réduire dans son vocabulaire, qu'y sont aujourd'hui privilégiés les vocables, les tournures qui servent de mantras partout dans le monde. Je ne peux pas en juger, mais la chose est vraisemblable.

On peut avoir la nostalgie d'une époque, pas si lointaine, où le français était la langue de la diplomatie. Il y a quelques décennies, certains rêvaient encore d'une langue nouvelle qui, sans privilégier ni faire tort à aucune des langues existantes, servirait de langue commune – le bien-nommé *esperanto*. Cette espérance a vécu, ou plutôt, elle s'est réalisée sous la forme du *désesperanto*, selon le mot de Michel Deguy, que nous voyons à l'œuvre aujourd'hui. Il n'est plus de salut que par l'anglais. Les autres langues sont sacrifiées à l'utilité économique : essayez, dans certaines régions, d'inscrire un élève à une classe d'italien – on ne forme presque plus d'enseignants, les postes mis aux concours ont été diminués de moitié en quelques années – ou de russe. C'est une politique lourde de menaces. Les jeunes gens ainsi formés, quelle vision étroite du monde auront-ils ? Les pays anglosaxons ne sont pas épargnés. « Tout le monde parlant anglais » (sentence définitive qui sert ici d'impératif catégorique et là-bas d'alibi), la plupart des anglophones ne ressentent pas le besoin d'apprendre une langue étrangère. Le voudraient-ils, la difficulté est parfois artificiellement accrue par le mode d'enseignement. Travaillant à Londres, une personne très proche, enseignante, m'a rapporté ceci, que je ne croyais pas possible : des adolescents ne sachant pas ce qu'est un complément d'objet direct, distinguant tout juste un verbe d'un substantif. La grammaire anglaise étant assez simple, elle était (sans doute l'est-elle toujours) peu et mal enseignée, au moins dans les établissements ordinaires (on sait que les disparités sont très fortes outre-Manche). Outre les conséquences néfastes sur la compréhension de leur propre langue, comment les jeunes anglais peuvent-ils en

apprendre une autre, le français par exemple, réputé difficile, sans parler des langues à déclinaison, l'allemand, le russe ou le latin ? Où l'on retrouve la nécessité d'un enseignement exigeant dans ce domaine, car il donne les outils pour appréhender d'autres univers linguistiques. La leçon (qui passe aussi par le maintien de classes de latin et de grec) vaut pour ici.

Que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, existe une langue véhiculaire universelle, devrait être un événement positif. En favorisant les échanges entre les peuples, elle devrait permettre l'accès à d'autres cultures, l'éveil d'une curiosité pour d'autres façons de décrire le monde, de le penser, de le célébrer, un goût pour les langues qui en sont le moyen et le réceptacle. Rêvons un instant. Imaginons un monde différent de celui qui peu à peu s'impose – qu'on veut nous imposer. Un monde où le *globish* serve aux échanges internationaux, puisque cette sous-langue semble suffire aux besoins ordinaires du commerce, du tourisme et de la technique, mais où chaque peuple évolue en préservant la vitalité de sa langue et de sa culture, un monde divers, bariolé, polyglotte, riche de *toutes* ses différences. Hélas, c'est très loin d'être le cas. Le monde s'est élargi, mais les sources où nous puisons se sont raréfiées. L'apprentissage généralisé de l'anglais a permis une très large diffusion des cultures anglo-saxonnes, et d'abord de l'étatsunienne, mais c'est au détriment des autres qui (de même que les langues qui les expriment) sont de plus en plus marginalisées – et en outre contaminées par la culture dominante, de la plus basse façon, par le moyen des produits les plus banals en fait de musique, de films, de séries télévisées, sans parler des jeux vidéo, des sports et des fêtes commerciales... De ce fait, le monde tend à s'uniformiser à outrance. Par un contrecoup malheureux, cet impérialisme a des effets politiques pervers. On voit se faire jour un peu partout des mouvements populaires qui tendent au repli sur soi afin de préserver une identité mise à mal, quitte à bouter hors tout ce qui est étranger. Dans le même temps où s'accélère la fusion économique, idéologique et culturelle de la planète, se développe un mouvement inverse de morcellement de l'humanité : c'est particulièrement flagrant en Europe, où l'on a vu les jeunes nations se briser et où l'on voit aujourd'hui les anciennes se fissurer. On a rêvé autrefois, quelques-uns rêvent encore d'un monde où, loin de s'enfermer dans les frontières d'un pays, d'une région, d'une île, d'une vallée, chaque peuple, chaque groupe humain s'ouvre aux autres, se frotte à d'autres cultures et se sente solidaire de tous les hommes. J'écrivais dans mon *Perroquet aztèque* : « que chacun se fasse le monde entier ». Nous sommes chaque jour un peu plus loin de ce bel idéal.

Que faire ? Quelle action pour arrêter cette course à l'abîme ? Des associations existent, qui dénoncent les fauteurs d'anglais, décernent des *prix de la carpette anglaise* et font pression sur les politiques afin que la loi Toubon soit respectée. Force est de constater que les résultats sont minimes : on crie dans le désert. La seule chose qui serait (peut-être) capable de réveiller les consciences serait des actions symboliques, telles que les journalistes les aiment, bruyantes et colorées, dont ils se feraient l'écho : manifestations de Femen contre les marques qui prennent manifestement les femmes pour des connes, comme dans cette publicité pour des soutien-gorge : THE FRENCH LIBERTÉ (il faut le souligner, l'anglomanie la plus sévère a pour cible les femmes, des enseignes des boutiques de mode au *Figaro Madame*) ; bombage des publicités, voire des devantures souillées de *globish* ; appel au boycott des marques les plus irrespectueuses de leurs clients français, etc. À défaut d'action collective, il nous reste des actes individuels qui relèvent de la résistance passive : s'interdire les marques et les boutiques qui veulent nous saxonniser ; lutter par le moyen des mots en parlant le mieux possible notre langue, en bannir le jargon et les anglicismes (*fake news*, *e-mail*, *live*, etc.) ; et, aussi, lutter contre l'impérialisme qui est en nous en apprenant d'autres langues que l'anglaise, en s'intéressant à d'autres cultures – la quantité de traductions depuis l'anglais est aujourd'hui effarante (exemple de la

« sélection estivale » 2019 de *Télérama* : sur 15 livres recommandés, 9 sont traduits de l'anglais et, parmi les autres, deux sont des biographies d'écrivains anglo-saxons⁷ !), alors que les autres langues sont délaissées. Ce sont des actes modestes, qui ne suffiront pas à faire reculer le péril, mais qui sont nécessaires. Peut-être est-il déjà trop tard. Peut-être nos vieilles langues sont-elles condamnées, au moins sous leur forme actuelle, prises elles aussi dans la sixième extinction.

« Et de l'extraordinaire Babel de notre monde, de ce foisonnement de voyelles, de tons, de coups de glotte, de soupirs, de claquements de langue, ne resteront qu'une poignée de langages universels, tous atrocement contaminés par un anglais que Keats et Shelley ne reconnaîtraient pas.⁸ »

⁷ *Télérama* n°3626, 22-28 juin 2019.

⁸ *Du français au volapük* ou *Le Perroquet aztèque* (Obsidiane, 2019), p.104.